



## Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

137-138 | 2008

La didactique du français

---

# Théories du changement et variations linguistiques : la grammaticalisation

Bernard Combettes

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1156>

DOI : 10.4000/pratiques.1156

ISSN : 2425-2042

### Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2008

Pagination : 135-145

### Référence électronique

Bernard Combettes, « Théories du changement et variations linguistiques : la grammaticalisation », *Pratiques* [En ligne], 137-138 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/1156> ; DOI : 10.4000/pratiques.1156

---

## **Théories du changement et variations linguistiques : la grammaticalisation**

---

**Bernard Combettes**

Université de Nancy, ATILF

Parmi les multiples questions qui se posent dans le domaine de la didactique des langues, un problème particulier est constitué par le choix d'une – ou de plusieurs – théories linguistiques de référence, pertinentes pour les objectifs d'enseignement. Ce choix, qui est souvent résumé dans des formules quelque peu simplificatrices comme : « Quelle grammaire enseigner ? », est loin d'être simple dans la mesure où les objectifs didactiques peuvent être très divers : travail sur la production, écrite ou orale, travail sur la compréhension, activités métalinguistiques, etc. Il semble évident qu'un certain éclectisme est indispensable, aucune théorie ne pouvant se prêter à des applications aussi différentes les unes des autres. C'est dans cette perspective méthodologique que nous voudrions présenter ici quelques aspects d'une problématique qui connaît depuis quelques années un assez grand développement. Il s'agit des études de linguistique historique qui se réclament du concept de « grammaticalisation ».

Le recours à l'histoire de la langue et aux théories du changement pourrait sembler assez curieux lorsqu'il est question de didactique des langues et d'un enseignement qui est, fondamentalement, celui du français contemporain. Il nous semble toutefois que la grammaticalisation – par les notions qu'elle implique et par les résultats qu'elle permet d'observer – présente un certain intérêt pour l'étude de la langue actuelle, surtout si l'on considère que la variation est une composante essentielle et non un phénomène marginal dans le système linguistique.

### **1. La « grammaticalisation »**

Le terme de « grammaticalisation » renvoie en fait à deux réalités : il désigne d'une part un type de changement linguistique, qui constitue, en tant que tel, un objet d'étude ; il caractérise, d'autre part, un cadre théorique qui s'est constitué

peu à peu à partir de l'observation de ce type de changement. Comme cela est souvent le cas, c'est la description des phénomènes qui a permis de dégager des régularités, des mécanismes récurrents et, par là même, des concepts théoriques. Par voie de conséquence, une certaine confusion a tendance à s'instaurer entre l'objet d'étude et la réflexion sur cet objet, notions et réalité linguistique se trouvant étroitement liées. Il faut par ailleurs souligner la complexité particulière de cette problématique, complexité entraînée par le fait que la grammaticalisation traverse, si l'on peut dire, la quasi-totalité des niveaux de l'analyse linguistique, qu'il s'agisse de la syntaxe, de la morphologie, de la sémantique ou de la pragmatique. Cet aspect transversal est inhérent à la grammaticalisation ; comme nous le verrons plus loin, c'est justement la mise en relation de ces divers niveaux qui constitue l'une des caractéristiques définitoires de ce type particulier d'évolution. Se pose ainsi le problème – qui n'est pas toujours explicite dans les travaux sur la grammaticalisation – des théories de référence : la grammaticalisation n'est pas, en elle-même, une théorie syntaxique (ou sémantique, ou pragmatique, etc.) particulière ; elle implique néanmoins un choix parmi diverses approches. Dans quelle mesure, par exemple, l'étude de la grammaticalisation peut-elle conduire à privilégier tel ou tel cadre théorique ? Les « grammaires fonctionnelles » ont-elles plus de pertinence que d'autres théories, plus formelles ? Ces questions générales sont rarement traitées en tant que telles ; elles exigeraient pourtant une réflexion approfondie, qui permettrait d'ailleurs un retour critique sur les diverses approches mises ainsi à l'épreuve. Avant d'examiner les tendances actuelles dans ce domaine de la diachronie, nous évoquerons rapidement l'histoire du concept et des études auxquelles il a donné lieu.

Les origines de la notion de grammaticalisation pourraient être recherchées dans les idées de Condillac et de Rousseau sur le passage du vocabulaire concret au vocabulaire abstrait, ou encore, dans une perspective plus « scientifique » et mieux argumentée, dans les travaux de Horne Tooke, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et, surtout, dans ceux des comparatistes allemands, comme Humboldt, qui distingue les trois stades d'évolution : langue isolante, langue agglutinante, langue flexionnelle. C'est toutefois avec A. Meillet qu'est soulignée l'importance de la grammaticalisation pour la diachronie et que sont décrits les mécanismes mis en jeu. Dans une série d'articles (1906-1918), A. Meillet souligne d'une part le fait que le passage des mots « principaux » aux mots « accessoires » ne s'opère pas de façon dichotomique, mais fait l'objet d'une gradation, d'un continuum. Il distingue d'autre part l'analogie, qui ne conduit pas à une transformation profonde du système, et la grammaticalisation, qui modifie plus profondément les structures de la langue. Il suggère également que la grammaticalisation peut s'étendre à la problématique de l'ordre des mots, en prenant l'exemple du passage du latin, « expressif », au français, où l'ordre des éléments prend une valeur plus « grammaticale ». A. Meillet donne toutefois peu d'explications sur les causes du changement ; les notions de « dégradation », de « perte d'expressivité », d'« affaiblissement », qu'il utilise demeurent quelque peu subjectives et restent ancrées dans une conception de la langue comme un être vivant soumis au vieillissement. En raison, en grande partie, du développement de la linguistique structurale et du générativisme, les idées d'A. Meillet n'ont pas eu l'influence que l'on aurait pu attendre. Ce n'est qu'à partir des années 70 que l'on assiste à un renouveau, qui ne concerne d'ailleurs pas uniquement la grammaticalisation, mais les études diachroniques en général.

## 2. Les mécanismes en jeu : réanalyse et analogie

La plupart des études présentent la réanalyse comme un concept définitoire de la grammaticalisation. Cette opération semble en effet indispensable dans la mesure où le changement s'accompagne obligatoirement d'une modification des catégories concernées, et, par là même, des structures syntaxiques. Sans que survienne de modification de surface, une séquence donnée est aussi interprétée comme dotée d'une structure différente de celle qu'elle possède dans le système de départ. L'intuition d'un groupe de locuteurs s'écarte de l'intuition générale et permet la création d'une variante qui peut – sous l'influence de facteurs d'ordre divers – devenir dominante, ou, au contraire, ne pas survivre. Cette réinterprétation concerne à la fois le plan de la forme et celui du contenu ; un parenthésage différent, une modification de la catégorisation des relations morphosyntaxiques s'accompagnent d'un changement sémantique. Il est difficile de déterminer s'il y a une constante dans l'ordre relatif des facteurs qui déclenchent le mouvement : l'évolution sémantique précède-t-elle toujours la réanalyse morphosyntaxique, ou est-ce la nouvelle perception des structures formelles qui entraîne une transformation du contenu ? S'appuyant sur l'exemple des expressions anglaises comme *a lot of, a bunch of*, équivalents du français *un tas de, une foule de*, E. Francis et E. Yuasa montrent que le changement sémantique, le passage à la valeur de quantificateur, s'est effectué avant que ce type de locution n'ait pris les propriétés formelles d'un déterminant. Le cas de *beaucoup*, traité par Marchello-Nizia (2006, 142, *sq.*), peut être cité ici : le point de départ de la grammaticalisation semble bien résider dans la « valeur subjective métaphorique » que le terme *coup* possède dès l'ancien français ; c'est cette valeur qui permet, dans une première étape, une ambivalence sémantique et syntaxique, la réanalyse et la recatégorisation pouvant alors intervenir. Un énoncé comme : *faire beau coup* se présente donc comme ambigu ; dans cet exemple de Joinville (fin XIII<sup>e</sup> s.), cité par Marchello-Nizia (p. 145) :

– *mes onques n'oy dire que les nostres feissent biau cop*

(Mais je n'ai jamais entendu dire que les nôtres aient réalisé un beau coup / aient abouti à beaucoup de résultats),

le syntagme *biau cop* peut être interprété comme un complément essentiel du verbe ou comme un adverbial, dans une séquence qui correspondrait à : *faire peu, faire assez, faire plus*, etc. Cette deuxième lecture entraîne les modifications qui permettent de parler d'une recatégorisation de l'expression : soudure graphique, généralisation du singulier, de l'absence de déterminant, propriétés syntaxiques d'un adverbial, en particulier en ce qui concerne l'ordre des mots.

Lorsqu'il s'agit d'états de la langue relativement anciens, il est généralement difficile, en raison du manque de documentation, d'appréhender le processus de grammaticalisation dans son déroulement. Certains indices permettent de déterminer des stades plus ou moins avancés du changement de catégorie, mais il est souvent impossible d'analyser avec précision le point de départ de l'évolution. Des exemples souvent cités comme celui de la formation du futur en français ou des adverbes en *-ment* sont de cet ordre. Si les étapes du changement peuvent être reconstruites :

- combinaison de l’infinitif et du présent du verbe *avoir* (*chanter-ai* ayant au départ une valeur d’obligation : *j’ai à chanter* / *je dois chanter*, valeur qui a ensuite évolué vers l’expression de la temporalité) ;
- combinaison de l’adjectif et d’une forme du substantif latin *mens / mentis* (l’esprit, l’intention), *bona mente* prenant le sens de : « dans une intention bonne »,

il n’est pas aisé de déterminer, en l’état de la documentation, la naissance du mouvement de grammaticalisation. Pour le second de ces exemples, on peut toutefois percevoir des degrés de figement en observant, en ancien français, des structures de coordination comme : *dure et asprement*, où le « suffixe » n’est exprimé qu’une seule fois après les deux adjectifs.

À la réanalyse sont associés, par définition pourrait-on dire, des phénomènes morphosyntaxiques qui vont d’ordinaire dans le sens d’une perte de liberté, d’une fixation de la position, par exemple, d’un certain figement. Les cas de grammaticalisation sont relativement divers ; nous en citerons quelques-uns, qui, s’ils sont bien représentés en français, sont assez répandus dans les autres systèmes linguistiques. C’est ainsi le cas des verbes de mouvement, tels que *aller* et *venir*, qui entrent dans la composition des périphrases aspectuelles (*aller* + infinitif ; *venir de* + infinitif), ou celui de verbes « pleins » comme *avoir* et *être* utilisés comme auxiliaires. On peut également citer les recatégorisations diverses de substantifs, qui entrent dans des locutions prépositionnelles (*à côté de*, *en face de*...) ou dans le système de la négation (*pas*, *point*, se combinant avec *ne*). Ce dernier exemple fait bien percevoir comment s’opère la réanalyse : les substantifs comme *pas*, *point*, *mie*, *mot* sont, dans un premier temps, interprétés comme des compléments nominaux, utilisés dans des séquences comme : *il ne dit mot*, *il ne mange mie*, *il ne marche pas*, *il ne voit point*, séquences dans lesquelles ils conservent leur sens initial et leur valeur de « plus petite unité » dans le domaine concerné. Le point de départ de locutions comme *ne ... pas* est donc, du point de vue syntaxique, une structure du type : Sujet + négation + Verbe + complément. L’association avec le morphème *ne* correspond ainsi à une sorte de « renforcement » de la négation ; dans la mesure où *ne* est, en ancien français, la marque de la négation totale (*X ne vient = X ne vient pas*), l’addition de *pas*, dans les contextes de verbes de mouvement, peut être considérée comme la traduction d’une négation plus forte, l’énoncé *il ne marche pas* s’interprétant comme : « il ne fait même pas un pas ». Se trouve ainsi en concurrence deux variantes (*ne / ne ... pas*), dont l’une va s’étendre à l’ensemble des contextes. Cette extension correspond au mécanisme de l’analogie, qu’il vaudrait mieux d’ailleurs nommer « généralisation » : lorsque *ne ... pas* se trouve utilisé sans distinction avec tous les types de verbes et non plus seulement avec les verbes de mouvement, on peut estimer que le processus de réanalyse est arrivé à son terme et que le changement, aussi bien syntaxique que sémantique, est accompli. La réanalyse relève de l’axe syntagmatique, l’analogie, quant à elle, s’exerce sur l’axe paradigmatique, par un élargissement de la distribution de l’expression concernée. Les deux opérations sont étroitement liées et seule la généralisation analogique permet de juger qu’il y a eu réanalyse, du moins pour les états de langue anciens, où l’intuition des locuteurs ne peut être atteinte qu’indirectement, à travers l’étude des textes.

### 3. Les changements sémantiques

La notion de réanalyse, qui prend en compte la structuration syntaxique des expressions, doit être complétée par celle de réinterprétation sémantique, les modifications formelles s'accompagnant obligatoirement – dans le cas de la grammaticalisation – de changements au niveau du contenu. Dans l'acception classique, le passage du lexical au grammatical est considéré comme un « affaiblissement », une désémantisation : les mots pleins, les expressions référentielles, deviennent des mots-outils marquant soit des indications comme l'aspect, la temporalité, la modalité, etc., soit des relations entre syntagmes. Cette dichotomie que l'on établit entre sens lexical et informations « grammaticales » est sans doute trop simplificatrice, la limite entre les deux catégories étant floue et difficile à définir, du moins dans bon nombre de cas. Les cas où il a vraiment « affaiblissement » (le substantif *pas* perdant totalement son sens de départ dans la locution *ne ... pas*) sont en fait les moins nombreux. Lorsqu'il s'agit, en particulier, du passage du grammatical au « plus grammatical », d'une évolution à l'intérieur du domaine morphosyntaxique, sans intervention du niveau lexical, on voit mal comment pourrait légitimement s'appliquer la notion d'*affaiblissement* sémantique. Il semble préférable de parler d'un « déplacement » du sens, déplacement qui correspond aux deux grands processus de la métaphore et de la métonymie. La métaphorisation, « transfert » de la notion d'un domaine dans un autre, motivé par des relations analogiques relevant de l'iconicité, qui permet de rendre compte du changement lexical du « concret » à l'« abstrait », comme dans le cas des verbes *voir* ou *saisir*, qui prennent le sens de « comprendre », va se réaliser, en ce qui concerne la grammaticalisation, à travers des chaînes sémantiques que les études typologiques ont permis de préciser. Ces chaînes sont orientées, ce qui autorise l'élaboration d'échelles comme :

– personne (parties du corps) > espace > temps > cause / opposition > concession.

Ce type de gradation – dont toutes les étapes ne sont pas forcément réalisées – peut être illustré par la grammaticalisation du lexique désignant les parties du corps en prépositions spatiales (*en face de* ; *au dos de* ; *à côté de...*), ou encore par l'évolution de locutions spatiales qui sont déplacées dans le domaine de la temporalité (*dans l'espace de* ; *après* issu du latin *ad pressum* : « auprès, serré contre »...). On pourrait également citer, dans la catégorie des locutions conjonctives, des formes comme *puisque* ou *alors que*, qui ont à l'origine des valeurs temporelles (*puis que* étant l'équivalent de *après que*) et qui ont évolué vers des valeurs « logiques » de causalité, de justification, ou d'opposition. L'importance relative accordée à la métaphore et à la métonymie va dépendre en fait du traitement chronologique adopté ; comme nous l'avons souligné plus haut, il est souvent difficile de déterminer si les changements de forme, la réanalyse morphosyntaxique, précèdent la réinterprétation sémantique ou si c'est le plan du contenu qui, par son évolution, entraîne une restructuration syntaxique. Le rôle du contexte est ici capital : on peut faire l'hypothèse qu'il n'y a pas, au départ, le déplacement, le changement de domaine sémantique qu'implique la métaphore, mais que le sens même du mot ou de l'expression subit une évolution interne, un trait sémantique se développant au détriment des autres dans certains contextes qui favoriseront des inférences. Bon nombre d'exemples que nous ve-

nons de citer pour illustrer la métaphorisation pourraient être traités de cette manière, dans la mesure où le résultat final de l'opération de métonymie sera, a posteriori en quelque sorte, considéré comme une métaphore. Soulignons qu'il s'agit ici d'une acception relativement restreinte de la métonymie comme association conceptuelle par contiguïté avec certains contextes. Des locutions comme *tandis que* ou *alors que*, qui signalent, au départ, une concomitance, dans des contextes « neutres » comme :

– *X est arrivé alors que / tandis que le soleil se couchait*

continuent à avoir la même valeur temporelle dans :

– *X ne fait rien tandis que / alors que les autres travaillent*

mais une valeur sémantique contextuelle d'opposition va se trouver peu à peu codée dans le lexique ; on notera d'ailleurs que ce trait – qui n'annule pas entièrement les traits qui caractérisaient l'expression au départ – est plus dominant dans *alors que* que dans *tandis que*, qui semble encore exiger la présence d'un contexte favorable pour pouvoir marquer l'opposition. Le cas de modalisateurs comme : *en principe* pourrait être traité d'une façon identique ; la valeur première de la locution (« comme un principe immuable ») se voit influencée par des contextes comportant une opposition, une restriction, comme dans :

– *On devrait faire cela en principe, mais on n'a pas le temps.*

Une association se produit alors, qui ajoute en quelque sorte à l'expression le trait particulier évoqué dans le contexte. Cette inférence se sémantise peu à peu et conduit à une nouvelle valeur sémantique ; la grammaticalisation peut être considérée comme accomplie lorsque la locution correspond à la nouvelle signification dans des contextes non marqués (*En principe il est chez lui entraînant le présupposé : mais cela n'est pas sûr, mais il y a des chances pour qu'il n'y soit pas*, etc.). L'importance accordée à la métaphorisation s'explique sans doute par l'accent mis sur le passage du lexical au grammatical, qui constitue un saut qualitatif semblant correspondre à un changement de domaine. Il ne faut toutefois pas oublier que le changement ne s'opère, au début, que dans certains contextes particuliers et non, d'une façon générale, dans le système de la langue. Le résultat final, après extension à l'ensemble des contextes possibles, peut être considéré, en synchronie, comme de l'ordre de la métaphore ; l'étape initiale est toutefois déclenchée par des phénomènes d'association conceptuelle, proches de la métonymie.

Il convient également de citer un troisième type de changement sémantique, d'ordre différent, que l'on peut caractériser comme « subjectivisation ». Cette tendance rejoint en partie celle que nous avons mentionnée plus haut, qui concerne le changement de niveau conduisant du domaine textuel au domaine pragmatique et énonciatif. Le sens de l'expression évolue en effet, dans ce cas, en passant du monde de la référence au monde du locuteur. Ce point de vue de l'énonciateur qui se trouve ainsi explicité s'ajoute à la valeur de départ, mouvement bien illustré par la formation des marqueurs évaluatifs du haut degré (*beaucoup*, par exemple) ou par celle des modalisateurs d'énonciation comme *vraiment*, *sincèrement*, *franchement*... Dans un premier temps, ces adverbiaux ont une portée sémantique à l'intérieur de la proposition, en participant à l'état des



choses auquel renvoie le contenu de l'énoncé (*X s'est exprimé sincèrement, (franchement)...*) ; à partir de contextes qui contiennent un verbe de parole (*je dis sincèrement / franchement...*) se développe ensuite une valeur que l'on peut considérer comme plus « subjective », la portée s'exerçant sur l'énonciation même du locuteur (*sincèrement / franchement...*), valeur qui trouve son aboutissement avec l'ellipse du verbe de type *dire* (*Sincèrement, ce livre n'est pas intéressant*). Notons au passage que cette évolution est une bonne illustration de l'unidirectionnalité des mouvements de grammaticalisation ; la progression « inverse », qui donnerait peu à peu à un modalisateur une valeur propositionnelle, ne semble pas attestée, du moins pour ce qui est du français.

#### 4. Du grammatical au plus grammatical

Avec la prise en compte d'une évolution qui se situe à l'intérieur du domaine morphosyntaxique, qui concerne le changement de degré de la « valeur grammaticale » d'une expression, on est sans doute en présence de l'élargissement le plus discutable de la notion de grammaticalisation. L'étiquette semble en effet fort mal choisie dans la mesure où il n'y a pas modification du statut fondamental des unités, passage d'un niveau d'analyse à un autre. Il paraît toutefois possible de conserver le terme de grammaticalisation pour désigner ce type de phénomène étant donné qu'on retrouve, dans ce processus, les opérations définitoires que constituent la réanalyse et l'analogie, le contexte jouant en l'occurrence le même rôle fondamental qu'il a dans les cas classiques que nous avons cités jusqu'ici. L'ensemble du mouvement présente ainsi une ou plusieurs transformations qui se réalisent à partir d'expressions déjà versées dans le champ grammatical. On prendra donc en compte les cas où le point de départ n'est pas d'ordre lexical, référentiel, mais relève des « outils » morphosyntaxiques ; une préposition donnant naissance à un préfixe, par exemple, ou un adverbe évoluant vers la catégorie de la préposition illustrent assez bien ce type de changement. En ce qui concerne l'histoire particulière du français, ce processus nous semble surtout représenté par ce qu'on que l'on pourrait caractériser comme la « spécialisation » progressive de certaines catégories grammaticales. On voit en effet nettement comment la valorisation de tel ou tel contexte dans l'opération de réanalyse a pu conduire à une catégorisation de plus en fine et précise des unités. La détermination nominale est une bonne illustration de cette évolution. Là où le latin – du moins le latin « classique » – ne présente pas de catégorie spécifique des déterminants du nom (le « possessif » *meus* correspondant à « mon » dans *liber meus : mon livre*, mais à « le mien » lorsqu'il est employé comme pronom, ou le démonstratif *ille* fonctionnant comme déterminant dans *liber ille : ce livre*, et comme pronom dans *ille venit : celui-là est venu*), le français offre des distinctions qui permettent d'opposer des catégories de déterminants et des catégories grammaticales ; c'est le cas pour les démonstratifs (*cette ≠ celle(-ci) ; ces ≠ ceux*, etc.), pour les possessifs (*mon ≠ le mien*) et pour une partie des « indéfinis » (*quelques ≠ quelques-uns ; chaque ≠ chacun ; mais plusieurs, aucun, nul* n'ont qu'une forme indifférenciée). Cette répartition s'est opérée lentement, surtout pendant la période du moyen français, pour arriver à un point de stabilité au moment du français préclassique (fin XVI<sup>e</sup> s. – début XVII<sup>e</sup> s.). D'autres catégories seraient également intéressantes à observer : la distinction adverbe / préposition pour des



formes comme *dedans, dessus, dessous*, etc., mouvement qui est loin d'être généralisé en français parlé contemporain, les expressions adverbiales étant encore parfois utilisées comme dans l'ancienne langue, en emploi de prépositions (*il est dessous la table*) ; ou encore la régularisation des corrélations comparatives avec les variations *si / aussi, tant / autant*, en liaison avec *que* ou *comme*. Il est évidemment plus difficile de trouver, dans tous ces cas, des évolutions sémantiques qui correspondraient aux processus de métaphore et de métonymie auxquels nous avons fait allusion plus haut. La réanalyse s'exerce essentiellement au niveau morphosyntaxique et il s'agit davantage d'une « réanalyse grammaticale » de la forme, sans modification notable du contenu.

## 5. Discours et syntaxe

La notion de grammaticalisation est parfois élargie bien au-delà de la conception stricte qui ne prend en compte que l'évolution d'éléments lexicaux. Un des élargissements consiste à faire entrer dans la problématique générale la dimension discursive, textuelle. Toutes proportions gardées, de la même façon qu'un lexème « libre » peut devenir un morphème lié (le substantif *ment(e)* fonctionnant peu à peu comme suffixe d'adverbe), des enchaînements d'unités textuelles – dans des contextes particuliers – donneront naissance à des structures syntaxiques régies par des relations de dépendance. Givon résume ce parallélisme par la formule : « la morphologie d'aujourd'hui est la syntaxe d'hier ; la syntaxe d'aujourd'hui est la pragmatique d'hier ». Certaines stratégies discursives se trouvent ainsi fixées dans des schémas syntaxiques sous l'effet d'une routinisation, qu'il serait d'ailleurs préférable de nommer « syntactisation », dans la mesure où la symétrie avec la grammaticalisation *stricto sensu* n'est sans doute pas aussi parfaite que cela : on voit mal, par exemple, comment le rôle du contexte serait identique à celui qui permet la modification d'un lexème, ou comment il serait possible de parler d'une évolution sémantique, du moins dans des termes tels que ceux que nous venons d'utiliser plus haut. Cette fixation de régularités discursives sous la forme de constituants dépendants concerne pour une grande part la problématique de la « phrase complexe ». L'évolution de la parataxe vers l'hypotaxe, phénomène bien connu et attesté dans la plupart des langues, est ici la question centrale, question qui a l'intérêt de conduire à une remise en cause des dichotomies traditionnelles comme la distinction coordination / subordination par exemple. Le changement linguistique ne s'opérant pas de façon brutale, il est pour ainsi dire obligatoire de prendre en compte des degrés de subordination, un continuum s'étendant de la parataxe aux cas d'enchâssement caractérisés par une étroite relation de dépendance. Si l'on s'en tient à l'observation du français contemporain, en synchronie, on constatera facilement que le degré d'intégration dans la structure phrastique n'est pas du même ordre pour une proposition en *parce que* et pour une proposition en *puisque* ou en *quoique*. Des tests comme l'extraction, qui est possible pour :

– *C'est parce qu'il est fatigué qu'il s'arrête*

mais agrammaticale pour :

– *\*C'est puisque'il a le temps qu'il va au cinéma*

ou comme l'insertion de modalisateurs, possible pour :

– *Il a été récompensé, quoique, franchement (/ à dire vrai...) il ne le mérite pas*

mais plus difficile pour :

– (?) *Il s'arrête parce que, franchement (à dire vrai...) il est fatigué*

montrent des différences de fonctionnement qui correspondent à une relation plus ou moins grande avec le reste de l'énoncé. Un auteur comme Givon voit dans la réalisation de ce continuum une sorte d'application du principe d'iconicité : la dépendance syntaxique est proportionnelle à la connexion qui unit les événements représentés par les propositions. La relation de causalité établie par *parce que* entre les contenus propositionnels va de pair avec le degré plus élevé de dépendance qui caractérise ce type de subordonnée, alors que les propositions introduites par *puisque* ou par *quoique* n'ont pas de relation sémantique « étroite » avec le reste de l'énoncé, et, par là-même, se trouvent dans une situation intermédiaire entre la parataxe et l'enchâssement. L'aspect diachronique, la grammaticalisation de ces tours, peut être illustré par plusieurs constructions particulières. On citera d'abord le cas des « constructions détachées » du français ; cette catégorie, dans laquelle on peut regrouper les divers types d'appositions et les « constructions absolues », analysée habituellement comme des prédictions secondes, évolue en effet dans le sens d'une plus grande intégration à la structure phrastique. La norme écrite, qui commence à être formulée par les grammairiens de l'époque classique, est loin de correspondre à l'usage réel ; des enchaînements comme :

– *En arrivant, la porte était fermée,*

énoncé dans lequel la construction détachée ne « renvoie » pas au sujet syntaxique de la prédication principale, reflètent bien l'emploi périphérique de ce type de construction, interprétée comme une liaison, un passage, entre deux propositions et relevant, sémantiquement, du contexte de gauche autant que celui de droite. Du point de vue référentiel, le sujet sous-jacent à la construction détachée est déjà mentionné dans le contexte antérieur, l'opposition assumant ainsi la continuité thématique du passage. La progression type correspondrait ainsi à :

– *X est parti à 8 heures [...]. Il a marché pendant [...]. En arrivant, la porte était fermée.*

La règle normative qui veut établir une coréférence avec le sujet principal (*En arrivant, il a trouvé la porte fermée*) traduit ainsi la tendance, qui est loin d'être généralisée, même en français contemporain, à la formation d'une relation de dépendance au niveau phrastique. Cette intégration a sans doute été favorisée par les cas, relativement fréquents, où une relation sémantique de l'ordre de la causalité, de l'hypotaxe ou de la concession, s'établit entre la prédication seconde et le prédicat principal. Dans des énoncés comme :

– *En répondant ainsi, il a étonné tout le monde*

le rapport de causalité (il a étonné par sa réponse) favorise l'expression du sujet il et rendrait en revanche difficile :

Nous retrouvons ici l'idée de Givon que la connexion forte entre les événements évoqués va de pair avec le degré d'intégration syntaxique. Il serait également possible d'évoquer le cas de certaines « subordonnées » circonstancielles, comme les temporelles placées en début d'énoncé. Leur fonctionnement dans les textes narratifs en ancien français est, toutes proportions gardées, assez proche de celui des constructions détachées que nous venons d'évoquer rapidement. Leur rôle de cadre de discours, leur portée large sur plusieurs propositions du contexte de droite, entraînent une faible intégration phrastique, qui se traduit par exemple par l'absence de « concordance des temps » ou par l'impossibilité de cataphores du type : *Quand il est arrivé, X a déclaré...* Ici encore, c'est la fixation de routines discursives dans lesquelles le contenu de la proposition initiale est plus étroitement lié à la prédication principale qui conduira peu à peu à la structuration de la « phrase complexe » dotée des propriétés qui relèvent des dépendances et des hiérarchisations syntaxiques des constituants. Un sous-problème est entraîné par la formation des marqueurs d'enchaînement. Des mouvements identiques à ceux que nous avons décrits dans le cas du passage du lexical au grammatical, ou du grammatical au « plus grammatical », sont ici observables, et cette évolution peut être traitée comme les autres cas de grammaticalisation. La comparaison des langues fait apparaître des constantes dans ce domaine : utilisation fréquente de déictiques ou de démonstratifs, comme anaphores ou cataphores d'une proposition (*je m'attends à ce qu'il vienne* = *je m'attends à cela, qu'il vienne*), emploi de formes traduisant une modalité ou, plus largement, une opération logique (*excepté que...*, *sauf que...*, *si ce n'est que...*), création de marqueurs à partir d'expressions signalant un contenu comme « connu » (*étant donné que...*, *vu que...* ; on rappellera que le *si* hypothétique et le *si* adverbial à valeur de *ainsi*, issus respectivement des formes latines *si* et *sic*, remontent en fait à un étymon commun, anaphorique et déictique, le sens ancien étant : « en ce cas, ainsi » en latin archaïque). En ce qui concerne le français actuel, on peut signaler une évolution de la langue écrite, dans certains types de textes, qui consiste à utiliser comme ajouts après un point des structures traditionnellement considérées comme des « subordonnées » ; la phrase graphique se trouvant ainsi ouverte par *sauf que*, *même si*, *bien que*, etc. Un passage de l'hypotaxe vers la parataxe est ainsi en train de s'opérer, avec un changement de catégorie de marqueurs qui ne relèvent plus de la famille des subordonnants mais de celle des adverbiaux connecteurs.

Dans ce rapide survol de la problématique de la grammaticalisation, nous avons essayé de rendre compte des divers aspects d'un processus dont l'étude devrait, en réalité, intéresser également ceux qui s'attachent à une approche synchronique, en particulier lorsqu'il s'agit d'élaborer des descriptions du français contemporain sur lesquelles pourrait s'appuyer la démarche didactique. Ce que nous défendons ici, ce n'est pas tellement l'idée que l'histoire de la langue peut éclairer le fonctionnement du système actuel ; c'est davantage la conception d'une langue en constant déséquilibre, présentant des faits de variation qui ne sont pas à considérer comme marginaux, périphériques, mais comme centraux, partie intégrante du système. Prendre en compte ces variantes, les traiter non comme des écarts par rapport à une certaine norme, mais comme des régularités en con-

currence avec d'autres types de régularités, suppose que l'on s'appuie sur des analyses linguistiques qui n'écartent pas les variantes de leur champ d'observation. En ce sens, les théories de la grammaticalisation nous paraissent offrir des perspectives particulièrement riches en permettant de prendre en considération les évolutions actuelles, non seulement dans le domaine de l'oral mais également dans celui de l'écrit, et en se prêtant, mieux que d'autres approches, à l'interprétation sociolinguistique de ces phénomènes de variation.

## Bibliographie

- BYBEE, J. L., PERKINS, R. & PAGLUCIA, W. (1994) : *The evolution of Grammar*. Chicago : The University of Chicago Press.
- COMBETTES, B. (1994) : « Une approche diachronique des connecteurs et des modalisateurs », *Pratiques*, 84, 55-67.
- (1998) : *Les constructions détachées en français*, Paris : Ophrys.
- DE MULDER, W., & VANDERHEYDEN, A., édés. (2001) : « La linguistique diachronique : grammaticalisation et sémantique du prototype », *Langue française*, 130.
- FRANCIS, E., & E. YASA (2008) : « A multi-modular approach to gradual change in grammaticalization », *Journal of Linguistics*, 44, 45-86.
- GIVON, T. (2005) : *Context as Other Minds*, Amsterdam-Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.
- HEINE, B., CLAUDI, U., & HÜNNEMEYER, F. (1991) : *Grammaticalization, A Conceptual Framework*, Chicago : The University of Chicago Press.
- HOPPER, P. J., & TRAUGOTT, E. C. (2003<sup>2</sup>/1993) : *Grammaticalization*, Cambridge : CUP.
- FAGARD, B., & PRÉVOST, S., édés. (2007) : *Grammaticalisation et lexicalisation : la formation d'expressions complexes*. *Langue française*, 156.
- MARCELLO-NIZIA, C. (1997) : « Variation et changement, quelles corrélations ? », *Langue française*, 115, 111-124.
- (2001) : « Grammaticalisation et évolution des systèmes grammaticaux », *Langue française*, 130, 33-41.
- (2006) : *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles : De Boeck.
- MEILLET, A. ((1912) 1982) : L'évolution des formes grammaticales, *Linguistique générale et linguistique française*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 131-148.
- PRÉVOST, S. (2003) : « La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut », *Le Français Moderne*, tome LXXI (2), 144-166.